

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Le Réalisme a lui aussi son Merveilleux

— Mes élèves, nous écrit une institutrice, ne m'apportent jamais que des contes quand je leur demande un travail littéraire qui dépasse en ampleur le texte du jour. La fiction seule les inspire (si l'on peut dire, car je vois que vous jugez assez médiocres leurs productions). Ne croyez-vous pas que l'enfant a besoin de merveilleux et que la réalité trop banale appauvrit son imagination ?

« La réalité trop banale », voilà le grand mot lâché ! voilà le bourreau des âmes sensibles, le tueur d'illusions ! Et pourtant, il faut vivre cette réalité quotidienne et, si possible, tirer quelque chose d'elle en la consommant comme elle est. « Prendre la vie du bon côté », dit la sagesse populaire et ce philosophique conseil voudra dire pour nous, ici, prendre les choses sous l'angle le plus favorable, en en dégagant le pittoresque, la particularité, en un mot le Merveilleux. Car, le merveilleux n'appartient pas qu'à la fiction. Il n'est pas seulement la « menterie » compensatrice, l'illusion d'un moment, il peut être aussi l'aspect le plus émouvant de la vérité qui assure noblesse et pérennité.

Dans les toiles de Rembrandt, maître du clair-obscur, un point central, ciselé comme un joyau, irradie la lumière, et de ce foyer central s'éveille la vie la plus intense et qui magnifie tout. La réalité que vivent les hommes, c'est toujours du clair-obscur. A nous de découvrir le détail d'où jaillira la flamme, le centre de vie qui exalte la réalité quotidienne et la rend attachante.

Dans les innombrables thèmes que nous apportent nos élèves, cette lumière de prédilection est-elle si difficile à découvrir ? Pas forcément. Il suffit de lire les très nombreux journaux scolaires qui nous parviennent pour nous rendre compte que l'étincelle qui pourrait présider à la fantasmagorie du clair-obscur est très souvent présente. Dans tout texte imprimé, il y a toujours une notation intime, un trait pittoresque, un envol poétique qui pourrait éclairer et embellir la prose la plus terne. L'essentiel est de mettre le doigt sur cette note rare qui pourrait, si facilement, jouer le rôle de dominante.

Prenez un texte de classe enfantine qui, parce qu'il est court et simple, pourra nous être une démonstration facile.

LA GRIPPE

*J'ai été très grippé ; mon papa aussi.
Mais maman m'a très bien soigné et je couchais dans un bon lit.*

*Mon papa n'avait personne pour le soigner.
Et il couchait sur la paille.*

RÉMY G.

Ce n'est pas du clair-obscur, mais bien de la pénombre qui fonce de plus en plus vers le noir... La maladie et la misère font déjà une bien sombre alliance mais quand, par surcroît, la discorde s'y ajoute, le tableau devient, comme disait notre petit garçon, « tout nuit »... Et pourtant, cette maman qui soigne si bien son petit malade au détrimement du grand, n'est-elle pas la flamme qui, dans le cœur de l'enfant, embellit tout ? Que de tendresse, que d'inquiétude, que de dévouement sous cette simple et terne phrase : « Maman m'a très bien soigné ». Comme il aurait été facile de questionner l'enfant impuissant à exprimer sa propre émotion, comme il aurait été aisé de réchauffer son cœur en ajoutant le détail intime, le geste maternel, le mot tendre sorti de la bouche de celui qui fut le petit malade bien soigné. Et peut-être aurait-on pu saisir le drame qui maintient le pauvre papa sur la paille et rayer la dernière phrase (si gênante !) d'un trait de plume.

Comparez le texte imparfait que nous venons très rapidement d'analyser avec ces quelques lignes si spontanées où l'obscur s'estompe sous l'éclat du clair, de la belle lumière qu'est la chaude tendresse maternelle entrevue en rêve :

J'ai rêvé que ma maman était venue à Pont-de-Lignon. Elle me disait :

— Ma petite souris !

J'étais content !

CHRISTIAN, 6 ans.

Le point central, le Merveilleux, ce n'est pas forcément un sentiment confortable dans lequel on cherche une sécurité. Qu'on en juge !

LA CRAVATE

Maria, la petite réfugiée des Asturies, pleure à chaudes larmes dans l'allée du jardin.

La Tia s'approche, maternelle :

— Pourquoi pleures-tu, Maria ? Tu « languis » de ta maman ?

— Oh ! non, ce n'est pas ça.

Elle pleure si fort, Maria, que, de la voir, son frère Juan éclate en sanglots.

La Tia est inquiète :

— Mais pourquoi pleurez-vous ? Avez-vous fait ?

— Oh ! non, c'est que mon frère n'a pas de cravate...

— Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'il n'ait pas de cravate ! Il fait soleil, il n'a pas froid.

— Si, ça fait, c'était une cravate de Barcelone.

— On va la chercher, la cravate ! Ne pleurez plus !

— Oh ! la cravate ! La cravate ! Que va dire maman, quand on retournera en Espagne, si Juan a perdu sa cravate ?...

Sauf dans les cas assez rares où, sous l'effet d'une émotion, l'enfant dégage de lui-même le point central sous lequel le récit doit être inscrit, il appartient au Maître de mettre en valeur l'aspect favorable sous lequel un texte gagne à être présenté. A lui de sentir la sensibilité de l'enfant, de susciter des détails nouveaux, de rayer les précisions inutiles ou encombrantes au profit des notations de qualité. Le merveilleux est là, présent à chacun de nos pas, cherchons-le.

Rendons-nous compte d'abord de son absence dans les textes banals qui sont de la prose pour ne rien dire, de la narration insipide sans intérêt psychologique ou littéraire; n'acceptons jamais sans retouche le récit bouche-trou dont voici un exemple :

Dimanche, je suis allée à la messe avec ma grande sœur. Puis, après la messe, je suis allée acheter du fromage et nous avons dîné.

L'après-midi, je suis allée jouer avec mes petites amies.

Je suis rentrée pour goûter.

Et j'ai fait mes devoirs de classe.

LUCIENNE L.

Très certainement la maîtresse s'est fait une obligation morale de respecter le récit de l'enfant sans y rien changer. Scrupules très louables peut-être mais qui, pour finir, vont à l'encontre de l'intérêt de l'enfant. N'aurait-il pas été préférable de sacrifier l'un quelconque des divers passe-temps mentionnés et de mettre l'accent sur les plus éloquents, la messe ou le fromage par exemple? Mise sur la piste, la fillette aurait certainement ajouté de multiples précisions qui pouvaient fournir le point central du thème. Croyez-vous qu'il n'y aurait pas eu intérêt à savoir ce qu'on avait fait de ce fromage acheté en hâte un dimanche (comme dit la chanson) avant dîner? Parions que c'était pour assaisonner les pâtes!... Ah ! un bon plat de pâtes, c'est ça qui est bon ! c'est ça qui donne de la saveur à un texte !

Ce n'est pas récuser la pensée de l'enfant que de lui faire apporter les corrections indispensables à la bonne compréhension du texte et à sa belle tenue littéraire. L'essentiel est que l'élève sente bien que le texte

est à lui, que c'est son émotion qu'il exprime et par les détails sortis, naturellement, de sa propre expérience.

En raison de la motivation des écrits de l'enfant, par nos méthodes, chaque texte contient invariablement les détails qui relèvent d'un sujet. Ces détails sont en général nombreux, voire même, trop nombreux car il faut souvent élaguer pour ramener le récit authentique de l'enfant à la longueur requise. Une censure s'impose donc, qu'il faut, autant que possible, ne pas faire arbitrairement. Ça n'est pas parce que telles précisions sont dans le sujet, qu'il faut fatalement les conserver. Un sujet est modifiable, mobile et comme une photographie ou un tableau vu sous des angles divers et sous des lumières différentes. A nous de trouver les plus favorables en touchant toujours du doigt (si l'on peut dire) la vérité de l'enfant.

Voici le texte authentique apporté par un élève de l'Ecole Freinet :

JE PLEURE

Aujourd'hui, 1^{er} février, je pleure : c'est à cause de l'eau froide, de l'eau tiède, de l'eau chaude... Je voulais faire un compte rendu et je n'ai pas de livre.

Je pleure...

Les larmes coulent de mes yeux...

Noël dit :

— C'est comme un petit ruisseau sur la colline...

Tout le monde rit...

Moi je pleure...

Ça me met en colère...

— Oh ! va, vous riez, mais ce n'est pas drôle.

Je vais près de René :

— Donne-moi le livre !

Lui, il rit...

— Je te le donnerai demain...

MICHELLE R., 9 ans.

Toute la classe est naturellement très intéressée par ce texte vivant qui relate un incident vécu et qui pourrait très bien être imprimé sans retouches. Mais à l'appui de l'événement, chacun apporte sa remarque taquine, son bon mot, et le texte y prend plus d'ampleur, plus de piquant, plus d'esprit français. Voici donc la 2^e forme :

JE PLEURE

Aujourd'hui, 1^{er} février, je pleure...

C'est à cause de l'eau froide, de l'eau tiède, de l'eau chaude... Elle ne m'a rien fait, l'eau. Elle est tranquille dans le seau ou coule quand on ouvre le robinet... Mais voilà, j'ai un compte rendu à faire sur l'eau froide, l'eau tiède, l'eau chaude ! et je n'ai pas de livre.

Ah ! maudite eau, va !

— Qui veut bien me prêter un livre ?

Personne ne répond...

Que puis-je bien dire sur l'eau froide ? et sur l'eau tiède ? et sur l'eau chaude ?

Voilà, toutes seules les larmes coulent de mes yeux.

Noël me regarde en souriant.

— Oh ! c'est comme un petit ruisseau qui descend de la colline...

— Allez chercher les parapluies, dit Serge, l'orage éclate...

— Puisque tu ne sais rien dire sur l'eau, fais ton compte rendu sur les larmes, c'est de l'eau aussi...

— Et quelle eau !

Et tous rient de me voir pleurer...

Enfin, je m'approche de René :

— René, donne-moi ton livre, va...

Il me regarde, sourit lui aussi :

— Mais oui, ma petite eau chaude, je te le donnerai, mais demain, quand tu seras transformé en nuages...

Et tandis que les autres rient, moi je pleure, je pleure comme une fontaine...

Le second texte ne fait que serrer de plus près l'émotion de l'enfant, tout en maintenant cette ironie légère qui y était incluse. Au point de vue littéraire, nul doute que le second texte a plus de souffle que le premier, plus de vie, plus d'esprit.

Toute pensée gagne à se socialiser.

(à suivre.)

E. F.